Document generated on 07/16/2025 12:37 a.m.

Lumen
Selected Proceedings from the Canadian Society for Eighteenth-Century Studies
Travaux choisis de la Société canadienne d'étude du dix-huitième siècle

LUMEN

Images des Lumières : histoire culturelle et histoire des idées

Susan Dalton, *Engendering the Republic of Letters: Reconnecting Public and Private Spheres in Eighteenth-Century Europe.* Montreal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2003, 206 p.

Lars O. Erikson, *Metafact. Essayistic Science in Eighteenth-Century France,* University of North Carolina Press, 2004, 208 p.

Harold Mah, *Enlightenment Phantasies*, Ithaca, Cornell University Press, 2004, 227 p.

Marie-Hélène Chabut

Volume 25, 2006

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1012089ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1012089ar

See table of contents

Publisher(s)

Canadian Society for Eighteenth-Century Studies / Société canadienne d'étude du dix-huitième siècle

ISSN

1209-3696 (print)
1927-8284 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Chabut, M.-H. (2006). Review of [*Images des Lumières : histoire culturelle et histoire des idées* / Susan Dalton, *Engendering the Republic of Letters: Reconnecting Public and Private Spheres in Eighteenth-Century Europe.* Montreal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2003, 206 p. / Lars O. Erikson, *Metafact. Essayistic Science in Eighteenth-Century France,* University of North Carolina Press, 2004, 208 p. / Harold Mah, *Enlightenment Phantasies*, Ithaca, Cornell University Press, 2004, 227 p.] *Lumen*, *25*, 245–251. https://doi.org/10.7202/1012089ar

Copyright © Canadian Society for Eighteenth-Century Studies / Société canadienne d'étude du dix-huitième siècle, 2006

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

B. *Images des Lumières : histoire culturelle et histoire des idées*

Susan Dalton, *Engendering the Republic of Letters : Reconnecting Public and Private Spheres in Eighteenth-Century Europe*. Montreal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2003, 206 p.

Lars O. Erikson, *Metafact. Essayistic Science in Eighteenth-Century France*, University of North Carolina Press, 2004, 208 p.

Harold Mah, *Enlightenment Phantasies*, Ithaca, Cornell University Press, 2004, 227 p.

Dans son étude intitulée *Engendering the Republic of Letters: Reconnecting Public and Private Spheres in Eighteenth-Century Europe*, Susan Dalton montre l'insuffisance d'une distinction entre espace public et espace privé pour l'analyse de l'influence et de la place des femmes dans la République des lettres à la fin du XVIIIe siècle. Pour ce faire, elle examine la correspondance de quatre salonnières, deux Françaises (Julie de Lespinasse et Marie-Jeanne Roland) et deux vénitiennes (Giustina Renier Michiel et Elisabetta Mosconi Contarini). Elle s'applique à montrer comment ces femmes trouvent leur place et développent leurs propres modèles du rôle de la femme à l'intérieur de cette communauté de lettres, en préservant ses valeurs... et son élitisme.

Le premier chapitre résume les débats du XVIIIe siècle, en France et en Italie, sur la «nature» et le rôle de la femme. Il effectue un rapide survol de différentes opinions, allant de l'inaptitude des femmes à la raison et de leur infériorité physiologique à la notion d'égalité entre les sexes et même de supériorité des femmes — sans oublier les théories qui insistent sur la différence des femmes et leur droit à des rôles sociaux égaux. Bien que ces quelques pages aient tendance à simplifier la pensée d'écrivains comme Rousseau, Diderot ou Montesquieu, elles soulignent bien le fait que cet éventail de théories divergentes constitue un capital que les femmes de la fin du siècle utilisent comme une mine d'oppor-

1209-3696 / 2006 / 2500-0245 $8.00 / © CSECS / SCEDHS

tunités pour participer à la vie intellectuelle et politique. L'auteur fait ensuite une liste des institutions qui étaient ouvertes aux femmes, plus nombreuses en Italie qu'en France : les académies et les universités, les journaux, et surtout les salons littéraires. La dernière partie du chapitre insiste sur l'insuffisance du modèle de l'espace public bourgeois d'Habermas, qui, selon l'auteur, conserve intacte la disctinction entre public et privé et limite la politique au domaine public. Or, cette vision ne peut rendre compte de l'activité politique des femmes qui se fait à travers des réseaux de sociabilité qui ressortent à la fois du domaine privé et public. Ce serait donc dans une «fissure» entre les théories politiques et la pratique sociale et politique que les femmes ont pu trouver leur place. Cette hypothèse justifie le choix de la part de l'auteur de retenir des «acteurs individuels» (p. 33) comme points de départ de son analyse.

Dans le chapitre deux, Susan Dalton analyse deux séries de lettres de Julie de Lespinasse. La partie la plus intéressante de cette étude est de faire ressortir les tensions et les contradictions internes entre les lettres et les actions de Lespinasse. En se modelant sur Rousseau et ses critiques des «gens de lettres», elle se crée un espace à l'intérieur et à l'extérieur de ce monde, le critiquant et le représentant en même temps. Qui plus est, en mettant en pratique l'éthique de l'amitié centrale à la république des lettres, elle pratique une politique de perpétuation d'une structure sociale élitiste à laquelle elle était pourtant opposée, subvertissant ainsi ses propres idéaux politiques. Lien inextricable entre le privé et le public...

Le chapitre trois se concentre sur Marie-Jeanne Roland et sa correspondance entre 1788 et 1793. Ces lettres renégocient les idées communes sur le rôle de la femme — impliquant de ne pas agir ouvertement en politique , pour pouvoir affronter les crises politiques d'une manière «acceptable» pour une femme. Ce réajustement permet à Roland de devenir une «femme patriote», un agent politique, tout en restant éminemment consciente des codes sexuels. En décidant d'écrire ses *Mémoires*, elle va inclure dans sa notion du «féminin» l'action politique ouverte. Le fait que Mme Roland ait pu accorder son idéal du féminin avec la politique démontre bien le caractère indissociable du privé et du public dans la France révolutionnaire, dans cette pratique sociale que constitue la correspondance,

Dans le chapitre quatre, Dalton analyse une partie de la correspondance de Guistina Renier Michiel pour montrer comment les normes divergentes de la féminité (selon son mari et selon les cercles littéraires vénitiens) lui ont permis de se cultiver, de continuer à promouvoir l'idéal de beauté et d'amitié avec ses amis de la république des lettres. Elle analyse les échanges de critiques littéraires mais aussi ceux de nouvelles

politiques et montre que Renier Michiel est engagée, par sa correspondance, dans une forme de journalisme politique très concient de ses propres limites. Comme Julie de Lespinasse, elle affirme ses idéaux démocrates sans jamais vraiment mettre en question ses privilèges aristocratiques.

Le dernier chapitre est consacré à la correspondance d'Elisabetta Mosconi Contarini avec un ami poète et érudit, et son futur gendre. De la même manière que Lespinasse et Renier Michiel, cette salonnière a contribué à la perpétuation de l'éthique de la beauté, de la loyauté et de l'échange intellectuel, chère à la république des lettres. Elle se distingue cependant des autres salonnières par sa position arrêtée sur le maintien de structures sociales élitistes. En analysant la correspondance, l'auteur souligne comment cette éhique de l'amitié constituait le lien entre la communauté littéraire et le cercle politique, et en faisait une élite sociale qui perpétuait les hiérarchies.

Dalton conclut en insistant sur le fait que, très conscientes des discours dominants qui les définissaient en tant que femmes, les salonnières étudiées ici ont activement participé, dans leur correspondance aussi bien que dans leurs pratiques quotidiennes, à la vie intellectuelle et politique de leur temps. En même temps, se souciant surtout des valeurs de leur communauté de gens de lettres, elles ont aidé à renforcer une éthique de cohésion au niveau de la république des lettres et également au niveau politique, soutenant ainsi, même dans le cas de Mme Roland, des structures sociales élitistes.

Pour conclure dans les termes mêmes employés par l'auteur de cette riche analyse : «[...] correspondence functions as a meeting point where a number of different ideologies and realms of concern interact, overlap and do battle. Letters give us access to a world in which the conception of gender, and the division between public and private, is rendered ambiguous» (p. 127). Le mérite de cette étude est de mettre en évidence ces ambiguités et ces complexités et de tenter de leur rendre leur place dans l'histoire culturelle.

Dans son *Metafact : Essayistic Science in Eighteenth-Century France*, Lars Erickson considère le genre de l'essai scientifique, illustré par Maupertuis et Diderot, comme un exemple du mouvement complexe vers l'objectivité scientifique moderne qui caractérise la période des Lumières. Se référant maintes fois à Foucault, il s'attache pourtant à mettre en question sa notion de discontinuité et de ruptures épistémologiques, qui enlève tout rôle à la créativité individuelle et aux influences, ne fournissant aucune explication de ce qui les provoque dans un contexte historique donné. Face à la théorie postmoderne qui rejette toute notion de réalité concrète et laisse peu de place à l'individu, l'auteur de cette

étude tente de réintroduire le sujet comme agent historique, en observant le discours d'essayistes scientifiques se situant précisément entre les épistémologies classique et moderne. Selon lui, ces essayistes ont participé à créer cette rupture épistémologique, en inventant, dans des écritures éminemment problématiques, de nouvelles manières de penser la connaissance et les sciences.

Les trois premiers chapitres constituent une longue introduction à l'analyse des textes qui sera poursuivie, cas par cas, du chapitre quatre au chapitre huit, lesquels se concentrent tour à tour sur l'un ou l'autre des aspects du genre de l'essai. Le chapitre deux résume les théories sur les révolutions scientifiques, dont celle de Thomas Khun qui insiste sur l'importance de l'incertitude, de la spéculation et de l'imagination dans les périodes de changement. Erickson lie cette idée au fait que des penseurs comme Maupertuis et Diderot sont exemplaires de l'aspect metafactuel de la rupture épistémologique en cours dans la deuxième moitié du siècle. Le chapitre trois donne un sommaire impressionnant de la discussion théorique sur l'essai comme genre. Ce qui en ressort est le caractère hybride du genre, qui permet au *je* narrateur de se positionner en marge des systèmes et des genres, pour mieux les observer et les critiquer et pour mieux énoncer des idées nouvelles, en refusant de se refermer sur une vérité ou sur un nouveau système. C'est dans ce jeu complexe, entre réfutation et construction expérimentale d'une méthode, qu'Erickson voit l'importance déterminante des essais scientifiques de Maupertuis et Diderot, qui permettent de comprendre la période dont ils ont été à la fois les produits et les acteurs. L'essai scientifique ainsi défini incorpore cinq manières d'approcher un sujet : la vulgarisation, la perception, la spéculation, l'indétermination et la contextualisation. Ces cinq caractéristiques sont analysées dans les chapitres quatre à huit.

Les essais scientifiques de Maupertuis et Diderot — la *Lettre sur le progrès des Sciences* et les *Pensées sur l'interprétation de la nature* —, utilisent différemment les techniques de vulgarisation, l'un s'adressant à un monarque éclairé, l'autre au grand nombre. Mais tous deux tendent à mettre en question leur propre position d'autorité, et placent ainsi le lecteur — celui qui veut acquérir la connaissance — dans la position de producteur potentiel de connaissance.

Le chapitre suivant étudie la philosophie du langage et de la perception que proposent Maupertuis dans les *Réflexions philosophiques sur l'origine des langues* et Diderot dans sa *Lettre sur les sourds et muets* et sa *Lettre sur les aveugles*. Bien que tous deux partent d'une vision sensualiste de la perception qui reconnaît l'autorité de l'expérience individuelle, ils mettent en doute la validité de cette perception individuelle et se demandent comment relier l'universel au particulier. Devant les limites du

langage, tous deux concluent à la nécessité d'un langage institutionnalisé qui puisse rendre les perceptions plus objectives, et leur permettre ainsi de devenir la base d'une science positive.

C'est dans le cadre de la spéculation que l'on va pouvoir passer de l'observation à la signification. Bien que Maupertuis et Diderot insistent sur l'importance de l'expérimentation, ce qui caractérise leurs essais est l'emploi des «expériences de pensée», qui sont des descriptions d'expériences imaginées par les essayistes, sortes d'hybrides qui réduisent la distinction entre la science rationnelle cartésienne et la science expérimentale et empirique newtonienne. Ces tendances opposées apparaissent dans les *Pensées sur l'interprétation de la nature* et le *Rêve de d'Alembert* aussi bien que dans la *Vénus Physique* de Maupertuis, dont la découverte fondamentale dépend en fait d'une expérience de pensée. Maupertuis et Diderot créent des visions imaginaires, des hypothèses qui leur permettent de se distancer des théories et d'ouvrir de nouvelles possibilités de recherche, de créer de nouvelles manières de concevoir et de penser en deça des traditions.

Par une riche analyse détaillée de la *Vénus physique*, de la *Lettre sur les aveugles* et de l'article « Encyclopédie », le septième chapitre développe le concept d' «impermanent progress» pour décrire le fait que, sans rejeter la notion de progrés, les essais la rattachent au temps et au changement, reconnaissant l'impossiblité d'une science qui soit «permanente».

Dans le chapitre huit, l'auteur justifie le qualificatif de «metafact» qu'il donne aux essais analysés, et montre comment Diderot et Maupertuis sont des écrivains de «métafiction», en ce qu'ils critiquent les abus des systèmes tout en parlant nécessairement de l'intérieur d'un système — se présentant ainsi à la fois comme sujets et objets d'analyse. Ils ne créent donc pas des faits mais des «métafaits», contingents dans une époque de changement épistémolgique.

En définitive, Erikson caractérise la période postmoderne de période «essayiste». A une théorie de la connaissance «en ruines», qui ne reconnaît plus aucune vérité, il préfère le terme d'*essayiste*, se référant ainsi à une nouvelle forme de connaissance, qui se révise et se reprend sans cesse parce qu'elle est essentiellement vouée à être en construction — non absolue. J'ai été impressionnée par cette tentative — en général convaincante — de réintroduire l'individu et le particulier, l'écriture et la littérature, dans la constitution d'une *épisteme*, à travers la relecture de deux grands penseurs et essayistes des Lumières.

Dans *Enlightenment Phantasies*, Harold Mah propose une brillante étude de l'évolution, des tensions et des contradictions inhérentes aux «fantaisies» d'identité culturelle françaises et allemandes qui se sont

développées pendant la période des Lumières, et qui ont évolué au cours du XIXe siècle. Dans de très belles analyses détaillées de «documents» artistiques, littéraires et philosophiques, il nous présente la vie et l'œuvre de penseurs et artistes qui ont dominé la deuxième partie du XVIIIe et la première moitié du XIXe siècles, comme Herder, Diderot, Condillac, Winckelmann, David, Goethe, Staël, Hegel, Heine et Ruge, introduisant au passage des relectures éclairantes d'écrivains modernes comme Nietzsche, Marx ou Mann. Les prémisses théoriques de l'auteur, justifiées par les recherches récentes en histoire culturelle, se greffent sur l'idée que la distinction traditionnelle entre un modèle français universaliste et un modèle allemand particulariste (qui tenta de produire des formes spécifiques de culture allemande) ne rend pas compte des conflits et des tensions multiples qui affleurent dans les textes sur l'identité et l'appartenance culturelle. L'objet de cette étude part du principe que les identités sont nécessairement constituées dans une période donnée, et sont nécessairement des «fantaisies (ou des fantasmes) d'identité».

Le premier chapitre est consacré au jeune Johann Gottfried Herder, et montre que celui qui en est venu à être considéré comme le fondateur du nationalisme culturel allemand, et donc le chantre du particularisme allemand, fut en même temps un critique du nationalisme allemand et un grand admirateur de la culture française qu'il considérait à bien des égards comme supérieure. Herder est déchiré entre l'espace public moderne (abstrait) et la notion républicaine classique de vie publique (concrète), et attiré par la civilité française, tout en réagissant contre son manque de transparence et ses insuffisances morales. Cette multiplicité d'identités qui contrarient sa recherche de certitudes ressemble fort, selon Mah, à l'instabilité identitaire postmoderne.

Le chapitre deux analyse les positions de Diderot et de Condillac sur la supériorité «naturelle» de la langue française, et montre comment, tout en recommandant son usage en Europe, ils en viennent pourtant à juger leur culture et leur langue comme irrémédiablement fondées sur la tromperie et la décadence. Harold Mah estime que Nietzsche rejette lui aussi les affirmations d'une langue et d'une culture allemandes qui seraient plus authentiques — contre le manque de transparence du langage français de la civilité — , car l'Allemand reproduit le problème français de la représentation, en d'autres termes mais sans le résoudre. Autrement dit, il affirme que toute langue est une forme vide, une illusion qui ne peut rendre compte d'aucune intériorité ni identité.

Le chapitre suivant prend trois ouvrages pour exemples du renouveau classique des Lumières, dans la construction d'une identité allemande : l'*Histoire de l'art ancien* de Winckelmann, *La Naissance de la tragédie* de Nietzsche et *Mort à Venise* de Thomas Mann. Cette analyse passionnante et brillante du classicisme allemand met en évidence l'ex-

pression d'une «étrangeté» classique, perçue de façon explicite dans la reconnaissance par Thomas Mann de l'impossibilité du projet classique.

La période révolutionnaire a également puisé dans le renouveau de l'idéal classique pour mettre en place, puis en question, le rôle des sexes. *Le Serment des Horaces* de David est représentatif de la «fantaisie» jacobine de séparation des sexes, de la suprématie et de la virilité masculines, et de la suppression du rôle public des femmes d'élite sous l'Ancien Régime (qui sont précisément en charge de la culture de la civilité). L'éthique prônée par ce tableau deviendra réalité lors de la révolution jacobine. Harold Mah montre que c'est dans l'ambiguïté et la contradiction que Goethe et Madame de Staël vont prendre le contrepied de cette vision, en affirmant que la construction jacobine de la place des sexes ne constitue pas un renouveau mais une «affliction», une source de destruction du tissu social.

Le dernier chapitre, sur le XIXe siècle, constate l'érosion progressive des tentatives d'Hegel, de Heine et de Ruge pour justifier une identité culturelle allemande «moderne», en érigeant un parallèle entre la pratique politique française et la pensée allemande, et en prévoyant l'avènement futur d'une politique moderne en Allemagne. Karl Marx met fin à cette tentative en affirmant que la modernité philosophique des penseurs allemands va de pair avec le conservatisme politique (rejet de la modernité politique et sociale) et que dans ce sens, l'Allemagne ne participe pas à l'histoire moderne mais se situe en dehors. Pour rentrer dans l'histoire, l'Allemagne doit s'émanciper de cette fantaisie, de ce discours qui essaie de faire adhérer la culture allemande à un modèle de temporalité moderne uniforme représenté par la Révolution française.

Enlightenment Fantasies est un superbe ouvrage et un brillant exemple de l'importance de l'analyse littéraire et culturelle, des tensions et des contradictions qu'elle révèle, dans la constitution de tout discours d'historien.

Les trois études considérées ici contribuent, chacune à sa manière et sous des angles distincts, à une discussion sur l'histoire culturelle et l'histoire des idées françaises et européennes des Lumières. Toutes trois se caractérisent par un effort remarquable pour ne pas prendre à la lettre les «fantaisies» d'uniformité des discours théoriques, mais pour les reconsidérer dans leur appartenance à un contexte et à un courant historique et social.

MARIE-HÉLÈNE CHABUT
Lehigh University